

Mes parents, amoureux passionnés pendant la guerre

Longtemps, je suis resté ignorant de la vie de mes parents avant leur mariage. Grâce à une volumineuse correspondance précieusement conservée par mon frère, j'ai beaucoup appris. J'ai été très surpris de découvrir deux jeunes gens très amoureux mais pris dans les griffes effroyables de la guerre, éprouvés par la séparation, la grossesse de ma mère et l'incertitude de la démobilisation de mon père. À l'opposé de ce que je pensais, j'ai découvert que mon père avait été un jeune homme sensible, amoureux et désespéré de se voir bloqué par ce service militaire qu'il n'appréciait pas et qui l'utilisa comme « bureaucrate ». En effet, sa belle écriture fut remarquée et on le fit circuler de caserne en caserne pour rédiger les actes de démobilisation des soldats après la capitulation.

Une lettre de mars 1935 prouve l'existence, déjà, d'une tendre relation entre mes futurs parents. Elle a été envoyée depuis Périgueux par Jean*, 17 ans, à sa « petite Loulou chérie », 16 ans, qui semblait alors en vacances dans le Midi. Mes parents se sont donc connus très jeunes. Leur relation a duré au moins cinq ans avant leur mariage. Comme nombre de Pétroriciens (habitants de Périgueux), ils aimaient se retrouver au cœur de la ville, place Faidherbe, centre des rares animations de l'époque.

« J'attendrai... »

En 1938, Jean fut appelé pour un service militaire d'une durée de deux ans. La correspondance de « Lou » à son « Jean chéri que j'aime et que j'adore » débuta en novembre de cette année. Inlassablement, Lou écrivit

à son « Jean bien-aimé » de magnifiques lettres lyriques et ardentes. Elle y mettait son cœur à nu, s'inquiétait pour lui et lui décrivait son quotidien de travail à l'atelier (...) Durant ses quelques loisirs du dimanche, elle se promenait à pied ou à vélo dans la campagne environnante, profitait de « collations sur l'herbe », de quelques rares séances de cinéma, de visites à la mère de Jean à la cité Bel Air où une fois elle assista à un match de football. En novembre 1938, après une soirée chez des cousins tout juste acquéreurs d'un poste T.S.F. : « Mon cousin n'a fait que tourner les boutons car rien ne lui plaisait. »

Dans ses lettres, Jean manifestait une grande tendresse envers sa « petite chérie » et racontait ses tribulations de « piou-piou ». Les mots de ma future mère révèlent une personnalité lumineuse, optimiste, travailleuse, épicurienne, éperdument amoureuse. Un extrait du 8 décembre 1938 (mais il y en aurait tant d'autres à citer) : « Le soir, dans ma chambre, avant d'aller au lit, c'est devant ta photo que je parle et te souhaite une bonne nuit en t'embrassant (seulement ce n'est que du papier) et toute la nuit tu veilles sur moi. Jean, mon chéri, je veux te dire encore que je t'aime et que tu seras mon seul amour. » En décembre 1938, elle relata son plaisir au cinéma : « Le film est d'une finesse extraordinaire et c'est la première fois que je voyais un film en couleur et il m'a vraiment emballée quoique ce ne soit qu'un conte de fée. » Au Marignan, elle visionna « un film merveilleux, La dame aux Camélias » et demanda à Jean s'il avait entendu chanter Rina Ketty dans « J'attendrai toujours ton retour » : « J'aime beaucoup cette chanson parce qu'elle dit ce que je pense et j'adore l'entendre chanter en pensant à celui que j'adore et que j'attends avec impatience. »

Voici les paroles de cette chanson :

« J'attendrai / Le jour et la nuit, j'attendrai toujours / Ton retour /
J'attendrai / Car l'oiseau qui s'enfuit vient chercher l'oubli /
Dans son nid / Le temps passe et court / En battant tristement /
Dans mon cœur si lourd / Et pourtant, j'attendrai / Ton retour
(...) »

« Loin du monde nous avons fait les fous »

En juin 1939, Lou raconta comment, après son ménage, elle s'était étendue sur la chaise longue dans son jardin à l'ombre d'un cerisier. « Comme il faisait bon. Je goûtais avec plaisir ce petit repos, laissant aller mes pensées vers celui qui les accapare toutes, j'aurais tellement préféré être étendue dans un pré ayant à mes côtés mon petit Jean chéri. » Une partie à la campagne en camionnette avec des amis fut l'occasion de jeux insouciantes : « Nous sommes allés à Bassillac, dans un pré, un coin épatant, nous avons organisé des jeux et tous plus heureux les uns que les autres d'être au grand air où nous courrions d'un côté, sautions de l'autre, nous avons fait au ballon, des courses à pied, de la gymnastique, j'étais heureuse de vivre et de pouvoir me dégourdir les jambes. Loin du monde nous avons fait les fous. »

Le propos devint plus grave à l'approche de la guerre, fin août 1939 : « Je voudrais partir bien loin dans quelque campagne sauvage loin de tout ce monde énervé et vivre là sans rien savoir (...) Comment demain va-t-il se passer ? » Louise décrivit ensuite son quotidien pendant la guerre, d'abord peu modifié si ce n'est par l'afflux de réfugiés alsaciens, la désorganisation du trafic ferroviaire alors que les trains étaient militarisés, ce qui entrava ses tentatives de rendre visite à son amoureux à Angers. Elle craignait que Jean ne fût envoyé au front, car son vœu semblait d'aller en découdre avec l'ennemi : « J'espère qu'avant de commettre une bêtise pareille tu auras bien réfléchi. Je comprends très bien la haine et la vengeance qui t'animent contre un peuple qui est la cause de tous nos chagrins. Tu es bien où tu es, profite-en, car il y en a beaucoup je suis sûre qui aimeraient être à ta place en ce moment. Qu'est-ce que nous deviendrions sans toi, ta maman et moi ? Tu es le seul homme que j'ai rencontré à qui j'ai donné entièrement mon cœur et sans hésiter, je t'aime Jean et encore plus et c'est pour cela que je te conseille de ne pas exposer ta vie. »

Louise ne ratait pas une occasion d'être heureuse. La preuve, lors d'une promenade à bicyclette à Rognac, en octobre : « En contournant le camp d'aviation, nous avons découvert des noyers, inutile de te dire que nous nous sommes installées dans l'herbe et que nous avons cassé la croûte avec des noix (...) le temps était à peu près beau, nous en avons donc profité. »

« L'aviation allemande ne nous épargne pas »

La correspondance permet de suivre le parcours militaire mouvementé de mon futur père. D'abord appelé au 6^e génie, 11^e compagnie, quartier Espagne, à Angers, il rejoignit fin août 1938 le bureau de recrutement, rue de Brissac, avant de retourner dès octobre 1939 au 6^e Génie (2^e Bataillon d'instruction, 5^e Compagnie). En avril 1940, durant la « drôle de guerre », il était caserné à Carcassonne quand (il) obtint de justesse une permission le 15 avril, avec obligation de repartir dès le lendemain. (...) Il se serait rendu dans le quartier de la place Faidherbe pour dire au revoir à son aimée... Mon frère viendra au monde neuf mois plus tard.

Le 16 avril, Jean repartit à la guerre et vécut des mois d'errance révélateurs de l'impréparation de l'armée française devant la menace nazie. Il fut trimballé en Alsace, à Limoges, à Massy-Palaiseau puis de nouveau en Alsace, à Dettwiller. Le 10 mai 1940, date de l'offensive allemande en Hollande, Belgique et Luxembourg, il annonça devoir partir précipitamment le jour même : « Il se pourrait que nous atterrissions quelque part en Belgique... ou ailleurs. » Le 19 mai : « Pendant quatre jours j'ai eu le temps de voir du pays, tantôt en chemin de fer, tantôt en camion et tantôt à pied (...) on est maintenant habitués à ne pas rester longtemps à la même place. Je t'assure, ma petite chérie, que je comprends tous les jours plus ce qu'est la guerre car jamais encore je

n'étais monté « là haut », comme on dit. L'aviation allemande ne nous épargne pas. Il faut vraiment avoir eu un aperçu de ce qu'est cette barbarie pour en comprendre le sens exact. Ce matin, nous avons été réveillés, et comment, par une salve de bombes qui faisait trembler comme une feuille la petite baraque qui nous abrite. Constamment les avions sont sur nos têtes et aujourd'hui en particulier l'activité est formidable. Hier pour la première fois j'ai eu l'occasion d'entendre un petit combat aérien qui se déroulait au-dessus d'un petit village où j'étais avec quatre copains. Ce matin, un deuxième s'est terminé par la descente d'un boche à quelques kms de nous. Je ne peux te raconter grand-chose d'autre sans risquer la censure, si ce n'est que nous sommes dans un petit pays récemment évacué (le Luxembourg, ndlr ?) où nous avons pu ramasser pas mal de volaille pour améliorer un peu l'ordinaire (...) Je n'ai rien fait savoir de tout ceci à ma mère. » Jean écrivait en effet à sa mère au moins aussi souvent qu'à Lou.

Le 23 mai : « Une fois sur deux je monte en ligne avec une petite équipe et, à ces moments-là il ne faut pas parler de roupiller (...) la nuit d'avant j'avais déjà fait une prise de contact avec les fritz et je dois même dire qu'ils m'avaient chassé de la poutrelle du pont où j'étais à califourchon, car les pruneaux commençaient à me siffler aux oreilles (nous n'étions qu'à 150 mètres du canal, qui a une rive occupée par nous et l'autre par les boches (aujourd'hui il va falloir remettre la gomme).

Le 26 mai : « Le courrier devient maintenant la seule joie et le seul réconfort que nous puissions puiser dans cette vie (...) les boches se sont repliés de quelques kms et naturellement nous occupons immédiatement le terrain. Le 29 : « En ce moment je suis accroupi dans une espèce de petite tranchée-abri où je suis de garde à une extrémité du bled (...) voilà un moment que les boches sont en train de faire siffler leurs pruneaux au-dessus de nos têtes. Le 1^{er} juin : « Nous ne sommes pas sous la menace directe des mitrailleurs ou fusils mais il y a toujours celle des canons (...) Ce soir nous repartons ailleurs, à l'avant, à l'arrière ? On n'en sait rien ».

« Notre exode est long et très pénible »

Quelques jours après, la ligne de défense française s'effondra. Le 6 juin : « Après avoir passé trois ou quatre jours dans le décor champêtre, nous voici rendus dans une grotte oui ma chérie, dans une caverne en quelqu'un sorte, à la manière des ancêtres, dans l'Aisne. En nous rapprochant des lignes on entend siffler des obus boches (...) je regrette quelque peu la forêt où l'on a passé quelques jours tranquilles avec le soleil pour réconfort. Ce fut pour moi l'occasion de faire des beaux rêves, tout en étant éveillé, en me remémorant certains petits coins paisibles de nos campagnes où nous avons laissé de bien bons souvenirs. Comme il aurait fait bon t'avoir à mes côtés ma petite chérie pour ne penser à rien d'autre qu'à nous-mêmes et à notre amour. Que ne donnerais-je pour retrouver ces trop courts instants de bonheur ? »

Jean connut la débâcle de l'armée tandis que les civils fuyaient sur les routes. Le 14 juin 1940 (il faisait alors partie de la 1^e Compagnie Formation A, Secteur postal 14-484) : « Nous ne sommes pas loin d'avoir deux cents kms dans les jambes. Tellement bien qu'à l'heure actuelle je suis revenu où j'étais il y a à peu près deux mois, au même cantonnement, dans l'Aube. Depuis que nous marchons, nous sommes suivis par les fritz et même ici qu'on croyait être tranquilles pour un moment nous allons sûrement repartir sans tarder. Les lettres ne nous arrivent pas ou nous arrivent avec un retard terrible. Notre exode est long et très pénible aussi je suis accablé de fatigue. »

« Que je suis malheureuse mon chéri car j'ai fait pleurer mon père »

Le 22 juin 1940, la France signa l'armistice. Jean dut attendre de très

longs mois avant d'être démobilisé. Il fut affecté en juillet dans la « Compagnie du Génie 44/1 Mauvezin sur Gupie par Marmande (Lot-et-Garonne) ». En août 1940, Lou écrivit au « Sapeur X., École Polytechnique, 11 rue d'Astorg, Toulouse ». Elle était alors enceinte de quatre mois et cela devenait difficile à cacher. La confrontation avec ses parents fut violente.

Le 25 août : « Hier soir j'ai eu une discussion avec mon père car ma mère, se doutant de quelque chose à mon sujet, en a fait part à mon père qui a voulu en avoir le cœur net. Je ne peux te décrire la scène qui s'est passée entre nous deux mais ce fut terrible (...) Que je suis malheureuse mon chéri car j'ai fait pleurer mon père. Tu m'entends, mon père que j'aime beaucoup car il avait pour moi la tendresse d'une mère. Je l'ai vu pleurer toute la soirée, accablé de douleur devant un pareil cas. Quelle déception j'ai lu dans son regard. Il m'a dit que jamais plus il n'aurait confiance en moi et m'a traitée comme la plus vulgaire des filles (...) maintenant c'est fini entre nous car je sais qu'il ne me pardonnera jamais et il ne s'est pas gêné pour me le dire. Que vais-je devenir mon Dieu ? Je voudrais mourir tout de suite car maintenant tout le monde me tourne le dos. Le mois prochain, je vais être obligée de quitter ma place, que va dire (ma patronne) et que vais-je faire ? Mon père m'a laissé comprendre que je n'aurai qu'à partir si tu ne venais pas vers moi. » La lettre semble mouillée de larmes.

La situation resta explosive pendant quelques jours. Le 28 août : « Chaque jour je reçois une avalanche de reproches par ma mère qui a décidé de ne pas s'occuper de moi. Comment vais-je faire pour me débrouiller toute seule, moi qui suis tout à fait ignorante ? (...) Mon père me témoigne de l'indifférence et pourtant c'est souvent que des soupirs gonflent son cœur et qu'une larme coule le long de sa joue. Je pense qu'en effet tu pourrais écrire à mes parents, cela leur donnerait un peu plus de confiance pour l'avenir, mais je crois que malgré tout ils ne me pardonneront pas. »

Le 31, Lou exprima ses craintes à l'idée d'avouer aussi la situation à la mère de Jean mais annonça que oui, elle irait se confier à elle. Le 6 septembre (Jean était alors au 3^e bataillon du Génie, compagnie auxiliaire Caserne Barrel Castelsarrasin) : « Je saurai reconnaître une telle indulgence et suivre les conseils dont je suis tout à fait ignorante (...) depuis plusieurs années je sympathise beaucoup avec ta mère et l'attitude qu'elle a avec moi me la fait aimer davantage. » Quelques jours plus tard elle écrivit à Jean que sa mère était pour elle « une véritable maman que j'apprécie doublement en de pareilles circonstances. » En octobre, elle témoigna de la gentillesse de sa future belle-famille : « Ton frère et ta belle-sœur m'ont offert pour notre mariage un service à café. J'ai été très touchée de ce geste car maintenant chacun a besoin de penser à soi, tout étant tellement cher. »

Son inquiétude à la perspective d'être chassée de son emploi – « je tremble à l'idée de prévenir ma patronne » – s'estompa. Celle-ci se révéla une femme d'affaires pragmatique et peut-être de cœur, et non une gardienne de la morale publique. Le 29 septembre : « Mme Z. (...) a été pour moi très aimable car elle est très indulgente sur certaines choses. Je pense continuer à aller travailler jusqu'à la fin du mois puis après je continuerai à la maison. » La « patronne » fit tout pour la garder le plus longtemps possible.

« Ma mère est trop heureuse de m'avoir vivant pour me reprocher un acte qui n'est pas un crime malgré tout »

Durant les premiers jours de septembre, mon grand-père maternel se démena afin que le mariage de sa fille se noue le plus vite possible ! Une lettre au moins en atteste. Sa correspondance avec Jean calma un peu les esprits car celui-ci manifesta son désir de se marier dès la prochaine permission. Le 3 septembre, il confia à Lou : « Ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Tous les ennuis, je le reconnais, sont de ton côté (...) ma mère a été mise au courant de notre situation par ton père qu'elle a rencontré dernièrement et je peux te dire (...) qu'elle a fait preuve de plus de courage et même... d'intelligence que tes parents et elle est *trop heureuse de m'avoir vivant pour me reprocher un acte qui n'est pas un crime malgré tout*. Peut-être eût-il fallu à tes parents, ce que je ne leur souhaite pas d'ailleurs, quelques moments par lesquels ma mère est passée pour leur faire évaluer le prix d'une vie (...) Ton père a sûrement reçu une lettre à l'heure actuelle et je suis à me demander quel est l'accueil qu'il lui aura réservé si toutefois il a eu le courage de la lire jusqu'au bout. »

En octobre 1940, Jean fut (...) « artilleur bureaucrate », selon ses propres mots, au « 4^e régiment de DCA à Collioure ». Ses lettres témoignent de sa frustration. Le 10 octobre : « Ma mère (...) t'aura sans doute aussi mise au courant du marasme dans lequel je me débats tous ces jours-ci pour obtenir cette fameuse autorisation de mariage (...) tellement bien que je ne peux absolument pas donner une date même approximative maintenant car j'ai besoin d'abord des différents certificats (...) Ils m'en font baver et j'étais loin de me douter que ce soit tellement compliqué pour se marier. »

Lou fait part de sa situation pénible de femme enceinte non mariée. C'était à cette époque un déshonneur accablant pour toute la famille. Les « filles-mères » étaient considérées comme des « filles faciles », quasiment des prostituées. Leurs enfants portaient le fardeau infamant de la bâtardise que Jean avait connu dans son enfance (....)

Lou, le 15 octobre : « Je ne voudrais pas que tu tardes trop à venir en permission car seul notre mariage pourra arranger bien des choses (...) Je t'assure que la vie n'est pas belle pour moi en ce moment et je ne sais vraiment pas comment faire pour bien faire et contenter tout le monde. Il n'y a guère qu'à l'atelier où j'oublie un peu ce que je suis et où malgré tout les ouvrières sont aimables avec moi (...) heureusement que le grand amour qui nous unit nous soutient en ce moment l'un et l'autre et c'est parce que j'ai toujours eu confiance en toi que j'ai tout supporté jusqu'à présent. »

« Très cher petit mari, voici arrivée la fin de cette terrible année »

Durant le mois de novembre, Jean s'inquiéta de la santé de Louise : « Je comprends très bien que Mme Z. ne veuille pas se séparer de toi car tu lui rends de grands services (...) c'est bien beau de faire plaisir aux patrons mais lorsqu'on est malade ce n'est pas eux qui viennent te soigner (...) J'estime que tu en fais pourtant plus que tu ne le peux et ta patronne devrait être assez intelligente pour comprendre que malgré tout tu n'es pas une machine. » Ou encore : « Je n'ai qu'un regret, c'est que tu sois obligée de tellement travailler car je sais (sans que tu me le dises) que tu fais plus de travail que te le permettent tes forces. »

C'est enceinte de sept mois que Lou épousa finalement son Jean chéri. La noce fut furtive car organisée tant bien que mal et aussi honteuse. En plus des mariés, seuls les deux témoins assistèrent à l'événement : le

père de la mariée, Auguste Y., et le garde-champêtre. Quelle histoire ! Après quelques jours de « lune de miel » à Périgueux, Jean repartit. Dès lors, il écrivit à « Madame Jean X. », toujours à l'adresse des parents de cette dernière (...) Le 20 novembre : « Mon amour de petite femme (...) ma mère t'accueillera toujours à bras ouverts. Que je serais heureux mon petit amour de t'avoir ce soir près de moi pour me réchauffer contre toi. Je ne peux malheureusement que me contenter d'y être par la pensée et ceci est bien maigre si l'on pense aux quelques nuits que nous avons passées ensemble. »

Louise, le 30 novembre : « Très cher petit mari (...) Voici arrivée la fin de cette terrible année. Je souhaite de tout cœur que la nouvelle se présente d'une tout autre façon, qu'un peu de bonheur nous fasse vivre plus agréablement en nous rendant premièrement nos chers prisonniers, c'est le seul vœu que nous pouvons formuler pour l'instant (...) je suis fière de moi (...) j'ai travaillé dur (...) j'ai gagné plus que les autres (...) ce qui m'a permis de faire tous les achats sans être obligée d'en demander à mes parents, ce qui m'aurait terriblement ennuyée. Évidemment j'ai eu l'allocation militaire qui m'a bien aidée. » Les lettres des jeunes mariés attestent, au tournant de l'année 1941, de la dureté économique et de la pénurie touchant civils comme militaires. C'est dans ce difficile contexte de restrictions que ma future mère vécut ses dernières semaines de grossesse et que mon frère vint au monde.

Jean, le 7 décembre : « Petite femme adorée (...) Il est un fait à peu près certain, c'est que je vais passer le troisième Noël de suite dans cette putain de vie de chiens. On attend toujours. » C'est à Cruscades, dans l'Aude, qu'il apprit avec euphorie la nouvelle de la naissance de son fils aîné, leur « petit popard chéri » (... en janvier 1941 ...) : « Mon adorée (...) Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer tellement ma joie est grande ce soir (...) je suis impatient de voir notre petit trésor. » Mon futur père attendit encore longtemps avant de retrouver la vie civile. Je naquis moi aussi durant la guerre. L'amour enflammé de Lou et Jean fut confronté aux dures réalités d'une vie de famille en temps de guerre.